



Mensuel
T.M. : 78 472

☎ : 01 40 47 44 90
L.M. : NC

magazine littéraire

AVRIL 2010

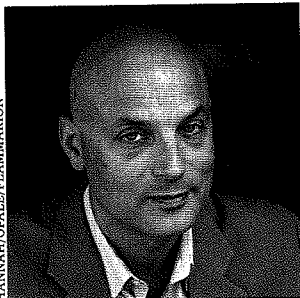
Parce que c'est lui, parce que c'est moi...

Proust, génie et horreur de l'inconnaissable

La collection « GF » invite désormais des plumes contemporaines à présenter un classique. L'Américain Daniel Mendelsohn a choisi *Du côté de chez Swann*.

Par DANIEL MENDELSON

J'avais 20 ans, et j'étais en deuxième année de lettres classiques à l'université de Virginie. C'était l'été, un été poisseux, brûlant, typique de cette région [...]. J'étais chez mon mentor, une helléniste remarquable qui s'appelle Jenny Strauss Clay, et nous étions assis dans son salon, immobiles et ruisse-
 lants de sueur (personne n'avait la climatisation, à l'époque), quand elle m'a dit : « Je sais ce qu'on devrait faire, on devrait lire Proust. » Le lendemain, nous nous sommes retrouvés chez elle, avec l'un de mes camarades ; et nous avons commencé à lire *Du côté de chez Swann* à haute voix, à tour de rôle tous les trois. Et nous avons recommencé le jour suivant, de sorte qu'à la fin de l'été j'avais lu le roman entièrement. J'étais alors dans un moment très particulier de ma vie, un moment d'éveil, tout à la fois littéraire et érotique. Je dois dire que, même si j'avais étudié le français auparavant, je ne connaissais vraiment pas la littérature française à cette époque – à l'exception des auteurs du XVIII^e siècle, que mon prof au lycée m'avait fait lire. C'était donc bizarre car j'avais lu et relu Mme de Sévigné mais je ne connaissais ni Balzac, ni Flaubert, ni Stendhal. Étrange initiation ! J'ai donc basculé dans Proust le temps de cet été suspendu par la chaleur, et le début du roman demeure pour moi intimement lié à cette atmosphère épaisse, immobile et moite. [...] Le coup de foudre s'est produit dès les premières lignes : dès que Jenny a commencé à lire, j'ai été frappé par le sentiment d'une *reconnaissance*, et j'ai eu la certitude que ce livre m'accompagnerait toute ma vie.



HANNAH/OPALE/FLAMMARION

[...] Aujourd'hui, je relis Proust très, très souvent, et tout particulièrement quand je m'apprête à me plonger dans l'écriture. Il m'est difficile de dire exactement pourquoi ; c'est quelque chose d'analogue à une expérience que me racontait mon grand-père : en Europe de l'Est, où vivait notre famille jadis, chaque fois que l'on s'apprêtait à partir en voyage, on allait au cimetière, pour rendre visite à ses morts ; c'était un

rituel indispensable, comme s'il fallait revenir à soi pour pouvoir partir. Quand je lis Proust avant d'écrire, c'est exactement du même ordre. [...] Son œuvre est hantée par des thèmes qui m'obsèdent (le temps, la mémoire, le désir...), comme, d'ailleurs, l'œuvre de Cavafy, un poète que j'aime et lis depuis toujours. Plus précisément, c'est la présence du passé dans le présent qui me paraît centrale chez Proust – une question qui me préoccupe beaucoup. Et puis il y a la question du style : j'y ai été d'autant plus sensible que ma découverte de Proust a été, je l'ai dit, de l'ordre de la récitation

Le bonheur, qui nous préoccupe tous, n'est pas chose si essentielle – car, quelle que soit votre vie, elle peut être métamorphosée par l'écriture et devenir littérature.

(et je songe, là encore, à Cavafy, que j'ai également appris en le récitant à haute voix, et pas « off the page »). Avec Proust, j'ai découvert une chose que j'ignorais quand j'étais jeune : ce que c'est qu'un style, ce qu'un style peut exprimer, les possibilités infinies qu'il recèle. Je n'écris pas comme

Proust, naturellement ; mais j'ai été marqué par la manière dont son style éprouve, transforme son lecteur : tout simplement, par exemple, parce que, quand vous commencez de lire une phrase, vous ne savez pas où elle va vous emmener. Lire Proust, c'est faire une expérience existentielle. Quand on est écrivain et qu'on se nourrit de Proust, on prend très vite conscience de cela : le bonheur, qui nous préoccupe tous, n'est pas chose si essentielle – car, quelle que soit votre vie, elle peut être métamorphosée par l'écriture et devenir littérature. Tout est matériau pour l'écrivain ; du reste, *À la recherche du temps perdu* est un roman qui parle de ce que c'est de devenir celui qui pourra écrire *À la recherche du temps perdu*.

[...] L'une des scènes les plus drôles de la littérature, c'est celle, bien sûr, du dîner avec les tantes du narrateur, autour de la caisse de vin d'Asti envoyée par Swann : elle est à la fois hilarante et profondément tendre, c'est une scène que tout le monde aime. Mais, pour ma part, quand je pense à *Du côté de chez Swann*, ce qui me vient toujours à l'esprit, ce sont ces innombrables petits moments qui contiennent la suggestion



*Proust dessiné
par Jacques-Émile
Blanche (Trouville,
1^{er} octobre 1891).*

À LIRE

Du côté de chez Swann, MARCEL PROUST, édition dirigée par Jean Milly, éd. GF, 672 p., 7,30 €.

Les Disparus, DANIEL MENDELSON, trad. de l'anglais (États-Unis) par Pierre Guglielmina, rééd. J'ai lu, 930 p., 10,40 €.



RENDEZ-VOUS

Rubrique réalisée en partenariat avec l'émission « Tout arrive! », le rendez-vous de l'actualité culturelle de France Culture (du lundi au vendredi de 12 h à 13 h 30). Écoutez l'émission sur www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/toutarrive/

ténu d'une vie secrète ou cachée du narrateur, comme l'évocation de la chambre où il se rend en sanglotant, après l'humiliation de sa grand-mère, cette « petite pièce sentant l'iris, et que parfumait aussi un cassis sauvage, poussé au-dehors entre les pierres de la muraille et qui passait une branche de fleurs par la fenêtre entrouverte. Destinée à un usage plus spécial et plus vulgaire, cette pièce, d'où l'on voyait pendant le jour jusqu'au donjon de Roussainville-le-Pin, servit longtemps de refuge pour moi, sans doute parce qu'elle était la seule qu'il me fût permis de fermer à clef, à toutes celles de mes occupations qui réclamaient une inviolable solitude : la lecture, la rêverie, les larmes et la volupté ». Je trouve absolument géniale la façon dont il mêle ici le secret, la vie privée, la lecture, l'érotisme, et la tristesse ; c'est un des moments les plus brillants de la littérature du XX^e siècle. [...]

Plus loin dans *La Recherche* (dans *Sodome et Gomorrhe*), le narrateur fait la connaissance, à Balbec, d'un vieil homme très pauvre mais aux goûts raffinés, qui s'appelle le comte de Crécy, dont il se met à apprécier beaucoup la compagnie. À un moment donné, le narrateur se demande s'il va lui dire qu'une ancienne courtisane de sa connaissance – c'est-à-dire Mme Swann – portait le même patronyme ; mais, par délicatesse, il ne le fait pas. C'est beaucoup plus tard qu'il découvre, par le baron de Charlus, la vraie histoire de cet homme charmant – que c'était, en fait, le premier mari d'Odette. Pour le narrateur, voyez-vous, le nom d'Odette était un nom d'emprunt, un de ces noms à particule dont raffolaient les demi-mondaines d'alors ; supposition que Proust nous permet de

faire également. Le moment où il se rend compte que le nom d'Odette est en fait authentique, qu'il est celui de l'homme qu'elle a ruiné au début de sa carrière, est pour moi un moment foudroyant. Tout ce que le narrateur, et le lecteur, croyaient savoir d'elle, s'écroule avec cette révélation. C'est ainsi que, dans la vie, vous croyez que vous savez ; mais vous ne savez rien, et rares sont les moments qui vous permettent d'en prendre conscience. C'est exactement le cheminement que j'ai tenté d'accomplir dans *Les Disparus* : mesurer à quel point on ne sait, au fond, rien des autres, y compris de ceux qu'on aime. Être emprisonné en soi, être dans l'impossibilité de vraiment *connaître* les autres, c'est à la fois la beauté et la cruauté de notre vie ; de la compréhension poignante de ce fait, Proust est le maître suprême. De tels moments peuvent aussi être cruels, horribles. Dans *Du côté de chez Swann*, je pense à la scène bien connue où le narrateur épie Mlle Vinteuil et son amie, leurs jeux avec le portrait du père disparu de Mlle Vinteuil : quelque chose se dévoile, quelque chose de terriblement cruel, cette prise de conscience que les êtres qu'on croit connaître le mieux vous sont radicalement étrangers – inconnaissables. Une révélation d'autant plus violente, dans le cas de Mlle Vinteuil, qu'elle touche aux liens familiaux et à la sexualité. Chaque fois que je relis *Swann*, je m'approche de cette scène en espérant que non, elle ne va pas avoir lieu... Oui, c'est un côté de l'écriture de Proust qu'il faut absolument chérir, bien que ce soit difficile, répugnant : la franchise presque laide avec laquelle il aborde les choses affreuses, monstrueuses de la vie. ■